

Cultures croisées

Louis-Dominique Lavigne

Number 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavigne, L.-D. (2008). Cultures croisées. *Jeu*, (126), 97–101.

« La confrontation, le conflit symbolique me paraissent aussi importants que l'harmonie et la bonne entente – dans une perspective purement artistique, cela s'entend. » Imam et rabbin à Montréal. Photo : Serge Langlois.

fallait amener deux ou trois objets culturels et culturels représentant ma communauté, afin que le musée entame une collection à l'image de sa ville. Je répondis que la chose me tentait autant que de recevoir une balle de six pouces dans la tête, mais ajoutai que si j'avais eu l'idée farfelue d'y participer, j'aurais amené une canisse de sirop d'érable et des cuillers de bois, car tels sont les objets culturels et culturels de ma communauté, c'est-à-dire la communauté québécoise, et je crois avoir ajouté à tout ça un sacre bien de chez nous.

Ce qui m'intéresse dans les cultures étrangères, c'est ce qui vient échauffer notre propre fond culturel. Ce que j'aime du voile, c'est qu'il me pointe mon crucifix. La confrontation, le conflit symbolique me paraissent aussi importants que l'harmonie et la bonne entente – dans une perspective purement artistique, cela s'entend.



Je ne veux pas de la diversité culturelle sur scène pour me conforter à la vue d'une pièce qui ressemblerait à une publicité de United Colors of Benetton. Je n'ai rien à faire du folklore – celui-ci m'effraie. Le jour où *Passe-Partout* a intégré de force des personnages issus des communautés culturelles sans que cette intégration ait une réelle motivation artistique, l'émission est devenue mauvaise. La chose la plus dégueulasse que l'on puisse faire à un auteur arabe est de le monter parce qu'il est arabe. Je me demande si je ne préfère pas une attitude franchement raciste, c'est-à-dire celle qui consiste à ne pas le monter parce qu'il est arabe.

Lorsque notre théâtre peine à rejoindre un public diversifié, lorsque les compositions de nos équipes ne correspondent plus à nos mosaïques sociales, lorsque les thèmes véhiculés par nos textes ne parlent plus du monde qui nous entoure, ce n'est pas pour la diversité culturelle que je pleure, mais pour notre art qui devient pauvre, d'une pauvreté morale et non financière – la pire des pauvretés. ■

LOUIS-DOMINIQUE LAVIGNE

DOSSIER

Cultures croisées

Une culture d'exclusions ?

Aux derniers États généraux du théâtre professionnel, des artisans issus de minorités culturelles se plaignaient des pénibles conditions de leur intégration. Plusieurs comédiens et comédiennes avouaient leur difficulté à se trouver du travail. Le bilan qui s'en dégageait était franchement négatif, comme si les praticiens

reprochaient au milieu professionnel de ne pas leur laisser la place qui leur revient. Les témoignages allaient tous dans le même sens. Comble d'absurdité, certains se plaignaient que même dans des créations de culture arabe, par exemple, les Arabes n'étaient pas joués par des Arabes ! Dans le contexte de notre réflexion nationale sur les accommodements raisonnables, le constat est désolant. Je suis même un peu surpris : j'avais l'impression que nous n'en étions plus là, que nos pratiques culturelles étaient en train de changer. Mieux : comme dans d'autres pays, qu'elles étaient à l'avant-garde de nos comportements par rapport aux nouveaux croisements ethniques qui nourrissent notre identité. Quant à l'emploi, il semble qu'au chapitre de la tolérance il y ait encore du chemin à parcourir.

S'amuser avec les ethnies

Du point de vue de ma pratique artistique, je me permets cependant d'apporter un petit vent d'optimisme. Depuis une bonne dizaine d'années, le théâtre, fidèle à lui-même en tant qu'outil de prise de parole, reflète un changement sensible des mentalités. Le marché du travail n'est peut-être pas aussi ouvert à la diversité qu'on le souhaiterait, mais le théâtre est à présent utilisé comme moyen d'affirmation du pluralisme des cultures. Les écoles de formation avaient prévu le coup depuis belle lurette. Chaque année, elles accueillent Arabes, Sud-Américains, Asiatiques ou autres, parce qu'elles savent ce que sera le marché de demain à la télévision, au cinéma ou ailleurs : un marché interculturel à l'image de celui des Américains et des Français. De ce point de vue, côté sport, les Français ont raison d'être fiers de leur équipe nationale de football : elle reflète une France multiculturelle avec en prime une mentalité de gagnants. Et que dire des spectacles de Peter Brook ? Le croisement des nationalités fait partie intégrante de la « manière Brook ». Il y a plusieurs années, André Brassard avait soulevé la controverse en distribuant Nefertari Belizaïre dans *Iphigénie* de Racine. Pourquoi pas ? Brook a osé lui aussi cet écart à la norme avec un Hamlet interprété magistralement par Adrian Lester. Derrière ces partis pris artistiques qui frôlent l'in vraisemblance, un seul but, conscient ou non, motive ces deux metteurs en scène dont la vision humanitaire n'est plus à démontrer : ils veulent tout simplement faire disparaître les races. D'un autre côté, Denis Marleau, pour son *Othello* atypique, va chercher Ruddy Sylaire, un comédien antillais, pour interpréter le Maure de Venise. Ici on supprime les nationalités, ailleurs on les souligne. Tant mieux. Avec les ethnies, on commence à s'amuser.

De nouveaux contenus

Des dramaturges comme Abba Fahroud ou Wajdi Mouawad ont à peu près toujours apporté un point de vue libanais à leurs œuvres. Tant mieux pour nous. Ils participent au renouvellement autant des formes que des contenus de notre dramaturgie, qui en a bien besoin. Pour dire vrai, c'est la rencontre entre les cultures arabe et occidentale qui donne aux œuvres de Mouawad un souffle aussi contagieux. Le conte, l'errance, la guerre, le désert, le religieux, le lyrisme, tout y est. Comme pour Jean Leloup ou Corneille avec la chanson, c'est la diversité culturelle qui vient décentrer le regard de



Louis-Dominique Lavigne, intervenant lors de l'assemblée plénière du 20 octobre aux Seconds États généraux du théâtre. Photo : Mathieu Rivard.



l'artiste pour en renouveler le sens. Des dramaturges tels Philippe Ducros (*l'Affiche*), Carole Fréchette (*le Collier d'Hélène*), Evelyne de la Chenelière (*Bashir Lazhar*) et la compagnie Nuages en pantalon (*Si tu veux être mon amie*) abordent des thématiques interculturelles qui viennent alimenter nos interrogations à l'égard de notre culture.

Le principal piège qui menace cette ouverture aux autres demeure la rectitude politique. Elle consiste à développer une esthétique des minorités visibles pour rassurer nos nouvelles manières de « bien penser ». C'est le syndrome *Passe-Partout*. Je vois un seul remède à cette mode interculturelle qui progressivement va s'imposer dans nos créations : rester dans l'urgence des problématiques, comme celle qui s'est abattue sur le monde un certain 11 septembre 2001.

Les enfants du 11 septembre

Depuis cette date, les Arabes sont partout. En tout cas, on les remarque partout où ils se trouvent. Ils nous font peur. On les admire. Dans l'avion on se méfie du voyageur au teint basané. Mais on adule Zinedine Zidane, on dévore les films de Abdellatif Kechiche. En d'autres mots, depuis la chute des *twin towers*, la culture arabe est de plus en plus visible, mystérieuse et... appréciée.



Un piège à éviter : le syndrome *Passe-Partout*, qui consisterait à intégrer des minorités culturelles au théâtre par effet de mode ou de rectitude politique, sans nécessité artistique.

Il y a trois ans, à l'École nationale de théâtre, j'assistais à une soirée de productions libres. Des comédiens d'origine arabe mettaient en scène avec fierté des thèmes qui leur étaient chers. Le contenu se révélait alors d'une force inouïe. Si les acteurs et actrices d'une autre origine ethnique ont peut-être de la difficulté à se trouver du boulot, ça ne durera pas longtemps, j'en suis convaincu. La culture québécoise a besoin d'eux pour développer une identité au diapason de notre temps. Leurs préoccupations sont déjà les plus percutantes qui soient. La religion, le voile, la sécheresse des terres, le nomadisme, le couple, l'éducation, la ghettoïsation sont autant de sujets traités d'une manière inhabituelle qui nous arrivent en pleine figure comme autant de rapports de force tout aussi évocateurs les uns que les autres. Ils apportent sans doute leur lot de valeurs morales que je me refuse ici de commenter. C'est sur un plan strictement artistique que je me permets d'en évaluer le matériel. Quel stock dramaturgique stupéfiant ! Quels conflits fondamentaux pour la fiction théâtrale et son interprétation ! Ici les thèmes provoquent des réactions épidermiques. Ils viennent bouleverser le spectateur occidental, qui pourtant en a vu d'autres. C'est ce qui explique en partie le succès sans précédent des dernières œuvres de Mouawad au Québec et ailleurs. On ne s'attendait pas à ça.

Personnellement, je ne me suis jamais autant intéressé à la culture arabe que depuis le 11 septembre. Je me suis mis à aimer les Arabes. À vouloir en approfondir les cultures. À admirer certaines de leurs têtes d'affiche. À apprécier leur musique, leur

littérature, leur poésie, leur science. À dépasser les clichés. Je ne suis pas le seul. Même mes quelques amis d'origine maghrébine ont changé d'attitude par rapport à leur propre culture depuis les tragiques attentats.

À la suite d'un travail dramaturgique avec le Théâtre de Quartier, j'ai rencontré quelques artistes marocains et tunisiens. La plupart, enfants de couples arabo-qubécois, m'avouaient vouloir apprendre cette langue que leurs grands-parents parlent et qu'eux ne connaissent pas, retourner dans cette partie obscure de leur famille, interroger cette culture ancestrale, un peu énigmatique.

Toute tragédie, aussi désolante soit-elle, finit par nous apprendre quelque chose sur nous-mêmes. Dieu, le voile, la prière, la vie privée ne peuvent plus être perçus de la même manière depuis le 11 septembre. On entend de plus en plus de chants arabes dans la musique pop. À preuve, le puissant *Ysaac* de Madonna. Si, dans les années 70, la cithare était incontournable dans la *world music* alors naissante, maintenant ce sont les sonorités moyen-orientales qui s'insèrent au cœur de nos fictions modernistes.

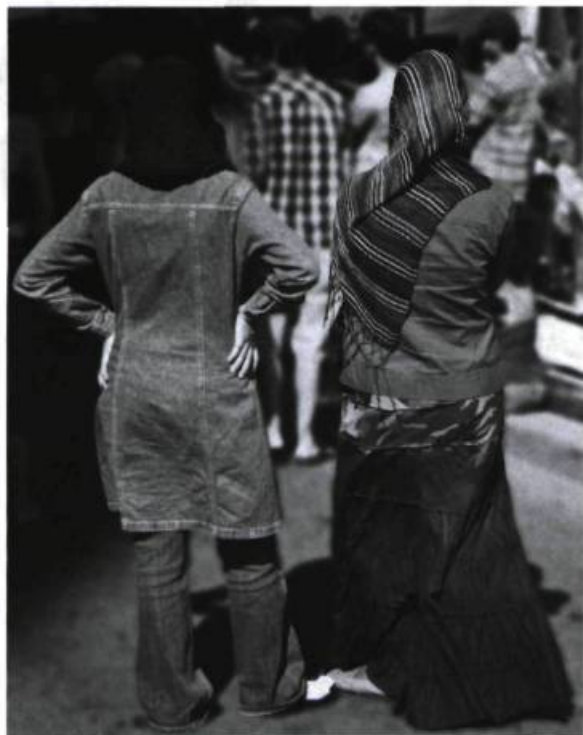
Bien modestement, sur le plan des croisements culturels, je me permets quelques prédictions théâtrales. Les nouvelles dramaturgies mettront de plus en plus en scène des immigrants en processus d'intégration, des Arabes occidentaux à la conquête de leurs origines. Le religieux reviendra en force là où on l'attend le moins. Mais, cette fois-ci, ce nouvel élan spirituel sera celui des musulmans, des juifs ou des intégristes qui fera blêmir cette « colère antithéologique » qui a tant marqué nos années 60. La controverse autour du port du voile forcera le féminisme à se renouveler d'une manière encore inédite.

La culture asiatique dans les années 70 nous a déroutés par son marxisme primaire, d'une part, et sa spiritualité bouddhiste, d'autre part. La culture sud-américaine nous a apporté le réalisme magique et le romantisme révolutionnaire. La culture arabe, un peu méprisée à cause de ses intégrismes dogmatiques, mais portée par une mode qu'on ne voyait pas venir, nous remettra en question par une vision du monde encore plus mystérieuse, qui ne se débarrassera pas si facilement de l'idée de Dieu et des rituels collectivistes bien enracinés.

On sait à quel point l'Asie a enrichi notre théâtre. C'est au tour des cultures arabes de s'imposer. À nous de les accueillir afin de bâtir une culture de la mixité qui nous sera propre. C'est dans la mesure où le Québec d'aujourd'hui se présentera comme une terre d'accueil, où sa culture s'alimentera à même celle de ses immigrants, que notre dramaturgie s'en trouvera enrichie. Et il y aura du boulot pour ces nouveaux artisans aux confessions différentes qui, sans le vouloir, bousculeront nos petites habitudes de Québécois de souche.



Incendies de Wajdi Mouawad
(Théâtre de Quat'Sous/FTA, 2003).
Photo : Yanick Macdonald.



« La controverse autour du voile forcera le féminisme à se renouveler d'une manière encore inédite. » Jeunes musulmanes de Montréal. Photo: Serge Langlois.

DOSSIER

MARILDA CARVALHO

Retrouver sa dignité

Je suis née au Brésil. De 1975 à 1981, j'y ai suivi une formation de metteuse en scène et pédagogue du théâtre à l'université de Sao Paulo. C'était l'époque de la dictature brésilienne. À l'université, nous étions portés par la volonté de combattre l'oppression et le désir de faire du théâtre collectif, ce qui rappelle le Québec des années 70. J'ai beaucoup travaillé dans des collectifs. On faisait des performances, des interventions urbaines, on travaillait aussi sur le langage et l'expérimentation. Quand la dictature est tombée, j'ai donné des ateliers de théâtre dans des centres communautaires et culturels puisque, comme metteuse en scène, ma formation était trop avant-gardiste. Ensuite, j'ai complété une maîtrise en théâtre communautaire et j'ai enseigné à l'université.

J'ai déménagé à Vancouver, à la suite d'un projet familial. Alors que je commençais à m'intégrer à la communauté artistique, nous sommes venus à Montréal parce qu'on

C'est cette réflexion qui m'a conduit à la mise en chantier du prochain spectacle du Théâtre de Quartier, pour jeunes publics, qui interrogera l'intolérance pour mieux rebondir je ne sais où, guidé par les ressources mêmes de l'œuvre en train de s'écrire. Il sera question de 11 septembre, d'intégration, de racisme et de cultures arabes. Pourquoi ? Parce que la question des cultures arabes est non seulement brûlante d'actualité, mais elle est pleine de mystères. Elle nous renvoie à nos propres contradictions, à l'égard de la religion, la féminité, la mort, la violence, la richesse, la nature...

Nous le savons, tant sur le plan économique que culturel, un Québec refermé sur lui-même n'a pas d'avenir. C'est pourquoi je fonde beaucoup d'espoir en toutes ces cultures qui viennent se joindre à nous pour mieux enrichir notre spécificité. **J**

Comédien, metteur en scène, dramaturge et animateur, Louis-Dominique Lavigne est codirecteur artistique du Théâtre de Quartier.